

**Numéro 55****Juin 2016****∞ SOMMAIRE ∞****➤ Les propos de la Présidente***par Laure de La Chapelle***➤ La Presse, Juin 1894***par Christian Crépin, archiviste du Cercle***➤ Un Américain au Cimetière Sainte-Marguerite***par Laure de La Chapelle*



Les propos de la Présidente

Un détail minime, et l'histoire peut basculer. Un nom écrit par hasard et découvert par aventure dans un dossier oublié, et révélé par la persévérance d'un archiviste qui numérise tout ce qui passe à portée de ses appareils enregistreurs... Un nom que personne ne connaît, qu'aucune main n'a pu glisser intentionnellement dans une archive... Un nom qu'aucun historien n'a pu découvrir, dont aucun prétendant ne s'est affublé... Ce nom, dis-je, le Cahier que vous avez en mains se propose de vous le révéler.

Nous sommes comme Alice, qui erre dans un cercle fermé de murs, aux portes cadénassées, mais qui tient en mains une clé ouvrant une porte minuscule, qui va la projeter dans un monde dont elle n'a aucune idée, monde inconnu et mystérieux. Quand elle y pénètre, elle ne sait si elle aboutira dans un endroit qu'elle pourra comprendre.

Nous n'en savons pas davantage sur la clé que peut ouvrir aux chercheurs la connaissance de ce nom. Au cours de cet article spécial, j'essaierai de débroussailler une première piste, en espérant ne pas me perdre, et ne pas me retrouver en tête-à-tête avec le Lièvre de Mars, le Chat qui rit et la Reine qui coupe les têtes.

Et c'est vous, chers Amis, qui jugerez « in fine » de la pertinence de cette découverte.

***La Présidente,
Laure de La Chapelle***



La Presse, 7 juin 1894 : L'Enfant du Temple

(Article de Marguerite Durand, épouse de Georges Laguerre, directeur de la Presse, initiateur de l'exhumation de 1894)

« Je me souvenais des pages éloquentes écrites par Séverine sur l'Enfant du Temple, en pénétrant aujourd'hui dans le cimetière maintenant abandonné de l'église Sainte Marguerite... Il me semblait que j'allais lire, sur les quelques pierres tombales qui existent encore, le *Sunt lacrimae rerum* des grandes infortunes.

Qui se douterait, en traversant ce quartier Popincourt, populeux et travailleur, qu'il y a là, derrière une petite porte, sans croix ni inscription, un endroit solitaire où viennent mourir tous les bruits de la grande ville ? C'est là que fut enterré en 1795, c'est là que reposait hier encore, le corps du petit prisonnier du Temple. Pour la seconde fois, on vient de troubler son dernier sommeil.

En 1846, on exhuma ses restes, on les examina, et on les referma ensuite dans une boîte de chêne que le curé de la paroisse fit enterrer, après y avoir gravé cette inscription :

L...XVII

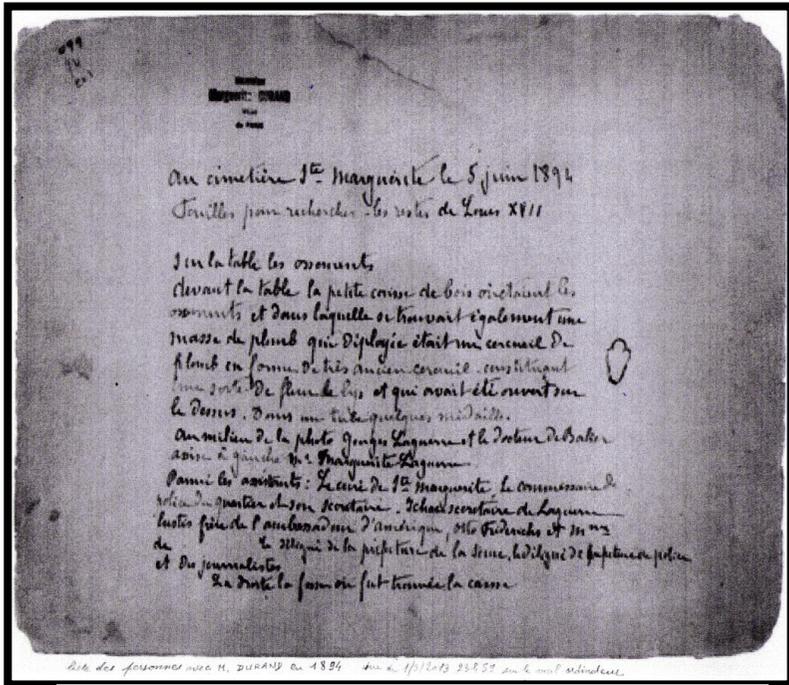
Louis XVII... Était-ce bien le squelette du Dauphin qu'on venait de mettre au jour ? Quoi ! La Restauration aurait laissé pourrir au pied d'un cimetière isolé, les os du fils de Louis XVI ? Après avoir recueilli les restes du roi, de la reine et de Mme Elisabeth, le gouvernement de Louis XVIII aurait abandonné le corps du duc de Normandie ? Les Naundorffistes expliquent le fait en disant que le gouvernement de la Restauration savait, à n'en pas douter, que Louis XVII était vivant et que la duchesse d'Angoulême avait supplié son oncle de ne pas laisser s'accomplir une cérémonie, qui, à ses yeux, était un sacrilège.

M. Laguerre, l'éminent avocat, qui, sans affirmer que Naundorff était bien le fils de Louis XVI, est néanmoins convaincu que le Dauphin n'est pas mort au Temple, et qui a fait dernièrement sur ce sujet, des conférences fort remarquées. M. Laguerre a obtenu du préfet de police l'autorisation d'exhumer les restes de l'Enfant du Temple. Hier matin donc, en présence de plusieurs journalistes, d'un représentant du préfet de la Seine, de M. Lepain, commissaire de police, et de M. Laguerre, des ouvriers ont fait des fouilles à l'endroit indiqué par ce dernier, c'est-à-dire à l'extérieur du chevet de la « chapelle des âmes », au-dessous d'un soupirail.



Les médecins devant la caisse à ossements

A un mètre environ de profondeur, on trouva le coffre dont j'ai parlé plus haut. Le bois effrité céda facilement sous la pression d'une pince. On découvrit alors des ossements qui furent aussitôt examinés par les docteurs de Backer, directeur de la *Revue de l'antiseptie*, et Bilhaut, chirurgien des enfants à l'Hôpital International.



Teste manuscrit au verso de la photo des médecins



Ces médecins constatèrent :

- Que le squelette était celui d'un individu du sexe masculin, ce qui était démontré par l'état particulier des os iliaques.
- Que le sujet avait au moins quatorze ans à l'époque de sa mort, à en juger par l'état des épiphyses, de l'humérus, des fémurs, des tibias, de la boîte crânienne et du système dentaire (les dents de sagesse étaient presque poussées).
- Que certaines modifications dans la direction osseuse accusaient une faiblesse spéciale qui s'était traduite par une légère scoliose dorsale et par le [petit] développement du thorax.

On trouva en outre, mêlés aux ossements, une certaine quantité de cheveux blonds, bien conservés, d'une extrême finesse.

Il fut reconnu que la boîte crânienne avait été sciée, ce qui prouve que le cadavre exhumé aujourd'hui est bien celui de l'Enfant du Temple, puisqu'on fit son autopsie en 1795.

Or le Dauphin avait à cette époque *dix ans et deux mois*, et les docteurs de Backer et Bilhaut ont déclaré, nous l'avons dit, que le squelette qu'ils examinaient était celui d'un individu âgé au moins de quatorze ans et peut-être plus.

Les conclusions des médecins fournissent donc un précieux argument, sinon aux Naundorffistes, du moins à ceux, et ils sont de plus en plus nombreux, qui affirment que Louis XVII n'est pas mort au Temple. »

« J'y songe : n'est-ce pas dans ce même cimetière que fut enterré, sous le nom de Marchiali, le mystérieux prisonnier au masque de fer ? Cette terre renferme-t-elle donc les secrets qui infirmeraient la légitimité des Bourbons Orléans ? »





Un Américain au Cimetière Sainte-Marguerite

Tout peut arriver, même l'impensable, dans une affaire déjà classée. Le Cimetière Sainte-Marguerite, fouillé à maintes reprises, objet d'études plus savantes les unes que les autres, observé à la loupe par tous les auteurs qui se sont intéressés à l'énigme de l'Enfant du Temple, nous réservait récemment une surprise de taille, d'autant plus exceptionnelle qu'elle était inattendue. « C'est impossible » diront certains, tout a été dit, tout a été écrit sur les restes du malheureux prisonnier du Temple. Une pléiade de médecins célèbres ont analysé les os lors de deux exhumations officielles, maints historiens ont disserté sur leurs conclusions sans parvenir à se mettre d'accord, on a remué terre et ciel et fait appel à l'ADN, bref, où voulez-vous introduire un élément nouveau ? Vous moquez-vous ? On sait que le diable se niche dans les détails, et ce détail-là était introuvable. Seul le hasard, souvent bienveillant pour les chercheurs, nous a soudain offert une piste, et last but not least, une piste documentaire inconnue.



La photo qui parle : Parmi les nombreux documents photographiques de l'exhumation de 1894, montrant les visages solennels et satisfaits des Dr. de Backer, Bilhaut, Quéting et tutti quanti, assis devant une petite table où trône le squelette de l'Enfant du Temple, une photo de groupe révèle d'autres assistants, officiels ou curieux, dont les journaux de l'époque, « la Presse » et « l'Illustration » en bonne place, ont publié les noms. Sans surprise, on y retrouve l'avocat Laguerre, qui obtint l'autorisation des fouilles, sa femme, née Marguerite Durand, un représentant du Préfet de la Seine et le commissaire de police Lepain. Otto Friedrichs y était, ainsi que des journalistes et divers secrétaires. Rien d'étonnant à tout ceci.



Mais Christian Crépin, toujours lui, sortit d'un dossier « Marguerite Durand » (femme de Laguerre, et présente sur place) une photographie peu connue où les assistants trônent devant la caisse contenant les restes exhumés. Et cette photo est parlante : au verso, se trouve un texte manuscrit, sans doute écrit par le secrétaire de Laguerre, qui était présent.

Voici ce texte, qui n'a jamais été publié :
Au cimetière Ste Marguerite, le 5 juin 1894
Fouilles pour rechercher les restes de Louis
XVII

Sur la table, les ossements.

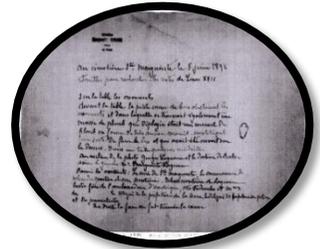
Devant la table, la petite caisse de bois où
étaient les ossements, et dans laquelle se
trouvait également une masse de plomb qui déployée était un
cercueil constituant une sorte de fleur de lys et qui avait été ouvert
sur le dessus. Dans un tube quelques médailles.

Au milieu de la photo, Georges Laguerre et le docteur de Backer.

Assise à gauche Mme Marguerite Laguerre.

Parmi les assistants : le curé de Sainte-Marguerite, le commissaire
de police du quartier et son secrétaire, Ichac, secrétaire de
Laguerre, Eustis, frère de l'ambassadeur d'Amérique, Otto Friedrichs
et Mme de ..., le délégué de la Préfecture de la Seine, le délégué de
la Préfecture de Police, et des journalistes.

Sur la droite, la fosse où fut trouvée la caisse.



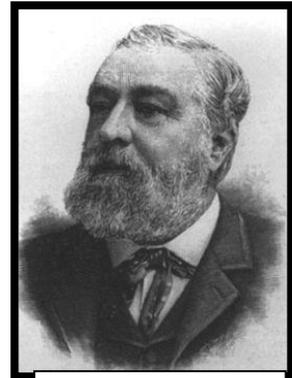
Ce document est le seul qui mentionne la présence d'un Américain au Cimetière Sainte-Marguerite. Aucun média de l'époque n'a fait la moindre allusion à sa présence. Pourtant, ce n'était pas un étranger quelconque, mais le frère de l'ambassadeur des Etats-Unis en France en 1894, James Biddle Eustis.



Une question nous vient à l'esprit sur-le-champ : que signifie la présence du frère d'un diplomate Américain à cette exhumation ? Et d'autres interrogations suivent en cascade : qui était cet Eustis ? Pourquoi était-il là incognito ? Avait-il un rapport avec l'affaire Louis XVII ? Et le corollaire : sa présence révélée fortuitement peut-elle nous apporter une des clés de l'énigme ?

L'ambassadeur des Etats-Unis en 1894, qui était-ce ?

James Biddle Eustis était né en 1834 à la Nouvelle Orléans, de George Eustis et de Clarice Allain. Diplômé de Harvard en 1854, admis au barreau en 1856, il commença à pratiquer le droit à la Nouvelle-Orléans. Elu membre de la chambre des représentants puis du Sénat de Louisiane de 1874 à 1878, il enseigna ensuite à la Tulane University Law School.



James Biddle Eustis

Elu membre du Sénat des Etats-Unis, il servit de 1885 à 1891. L'année 1893, représente un tournant dans une existence plutôt terne, mi-universitaire, mi-politique. James Biddle Eustis est nommé Ambassadeur extraordinaire et plénipotentiaire en France, où il exerce en cette qualité de 1893 à 1897. Il s'installe ensuite à New York, et meurt à Newport (Rhode Island) en 1899.

Sa mission en France représentait pour lui une fin de carrière, et l'on voit mal, de prime abord, ce qui pouvait l'intéresser au Cimetière Sainte-Marguerite. Non plus que le reste de sa famille d'ailleurs. Plus jeune fils d'une fratrie de cinq enfants, James avait trois frères, dont l'aîné, George, était mort en 1872. Seul un des deux frères survivants, Allain (1830-1936) ou John Gray, (1833- ?) avait pu représenter l'ambassadeur à l'exhumation de l'Enfant du Temple.



Mais si la présence d'un de ses frères s'explique par le désir de l'ambassadeur de ne donner aucun retentissement à cette démarche, en évitant de paraître personnellement, la raison de l'intérêt porté par un diplomate américain au sort de Louis XVII ne nous apparaît pas encore. Il nous faudra remonter le temps.

George Eustis Sr, le père de l'ambassadeur

A la génération précédente, George Eustis (1796-1858) n'eut qu'une importance politique locale. Installé à la Nouvelle Orléans en 1817, il fit partie de la Chambre des Représentants de Louisiane, devint Attorney Général en 1832, puis « Chief Justice » de la Cour Suprême de Louisiane en 1838.



George Eustis Sr.

Toujours aucun lien avec Louis XVII ? Oui, mais... George Eustis eut, sous ce rapport, une jeunesse plus intéressante que sa carrière en Louisiane. Né à Boston, il devint en 1815, après des études à Harvard, le secrétaire particulier de son oncle, William Eustis, qui était alors Ministre des Etats-Unis aux Pays Bas.

Le précédent Cahier du Cercle nous a appris toute l'importance de l'ambassade de La Haye dans l'affaire du fils de Louis XVI et la documentation qui y a existé à l'époque révolutionnaire, d'après le témoignage recueilli auprès de l'ambassadeur Charles Benoist en 1922.

C'est donc à William Eustis, grand-oncle de James Biddle Eustis, ambassadeur en France et de son frère, présent au Cimetière Sainte-Marguerite en 1894, qu'il faudra désormais s'intéresser. C'est lui qui va se révéler le personnage important de cette affaire, et la piste qu'il va falloir suivre.



Arrêt sur image

Mais auparavant, attardons nous un instant en Louisiane, où étaient nés James Biddle Eustis et son père George ; car, pour les fidèles chercheurs de l'affaire Louis XVII, il s'y serait déroulé un fait important, rapporté par Publius Lawson dans son livre « *Prince ou créole, le mystère de Louis XVII* »(1905) :

« Un Français mourut à La Nouvelle Orléans en 1848 ; il se nommait Bellanger. Il confessa sur son lit de mort que c'était lui la personne qui avait amené le Dauphin dans ce pays (La Louisiane) et l'avait placé chez des Indiens, au Nord de l'Etat de New York. Il semble que Bellanger avait fait le serment solennel de garder le secret, autant pour la sauvegarde du Dauphin que pour la sûreté de ceux qui avaient été les instruments de sa fuite ; mais l'approche de la mort et les circonstances différentes de l'époque, l'avaient conduit à rompre le silence avant de partir pour un autre monde. Il mourut en janvier 1848. » (traduit de l'américain)

Cette révélation émanait de la lettre d'un certain Thomas Kimball, datée de Baton Rouge et envoyée à Eleazar Williams, le prétendant « Iroquois ». Williams déclara en 1852 devant témoins : « La lettre de M. Kimball est, je crois, dans mes papiers à Green Bay ». Malheureusement, Eleazar ne put jamais la produire, ce qui ne contribua pas à rendre son propos crédible.

D'autant qu'intervint un coup de théâtre : la fameuse lettre aurait été inventée par un certain Colonel Henry Eugene Eastman, de Green Bay, qui était en 1845 l'agent d'un important financier et homme d'affaires de l'endroit. Eastman révéla qu'il avait écrit un roman, basé sur l'histoire de Louis XVII et qu'il en avait fait d'Eleazar Williams le personnage principal. Il l'aurait fait lire à l'intéressé, avec prière de lui retourner le manuscrit.



Le colonel Eastman déclara avoir été stupéfait lorsqu'il vit sa fiction reprise par le « Putnam's Magazine » en 1853, en parallèle avec un article intitulé « Avons-nous un Bourbon parmi nous ? » écrit par le Révérend Dr. John Hanson. Eastman dit avoir écrit son histoire en 1847 ou 1848 à Green Bay. Le Révérend Hanson alla à la Nouvelle Orléans, mais ne put trouver aucune trace de Bellanger. Et pourtant, ce n'étaient pas les Bellanger qui manquaient dans cette ville : Bellanger joailliers, Bellanger maçons, Bellanger financiers... mais aucun qui eût fait une révélation aussi intéressante.



Col. Seth Eastman

Cette petite histoire est un exemple, parmi d'autres, de l'influence réelle des romans historiques que maints lecteurs passionnés prennent pour argent comptant et qui créent sans le vouloir des pistes de héros imaginaires. Qu'on pense aux suiveurs d'Octave Aubry, Victorien Sardou, Paul et Victor Margueritte et autres « Petits Rois d'ombre »... sans oublier, bien sûr, Françoise Chandernagor et son roman intitulé « La Chambre ».

Le Docteur William Eustis

La parenthèse « Bellanger » refermée (pour l'instant), revenons à la famille Eustis : il faut bien reconnaître que ni l'ambassadeur, ni son frère, présent à Sainte-Marguerite en 1894, ni son père, ne nous ont jusqu'ici rien appris sur l'affaire Louis XVII et les liens que cette énigme peut avoir avec les Etats-Unis.

Il faut donc encore une fois remonter dans le temps, et arriver à la génération américaine contemporaine de la tragédie de la Famille Royale au Temple. Nous y retrouvons le personnage important de la famille Eustis, grand oncle de celui qui fut ambassadeur en France au 19^{ème} siècle. Et cette fois, peut-être aurons-nous une chance de saisir le lien qui relie cette famille au fils de Louis XVI.



William Eustis, né le 10 juin 1753 à Cambridge (Massachusetts) était le fils d'un éminent médecin de Boston, Benjamin Eustis, et d'Elizabeth Hill Eustis. Second fils survivant de douze enfants, après des études au Boston Latin School, il entra au collège de Harvard et étudia la médecine sous la direction du Dr. Joseph Warren, un dirigeant politique bien connu à cette époque. Eustis et Warren participèrent ensemble à la Guerre d'Indépendance Américaine. Membres de la commission de chirurgie, ils soignèrent les blessés de la bataille de Bunker Hill, où Warren fut tué. Pendant son service à l'armée, William Eustis rencontra un homme avec qui il établit une amitié durable : il s'agit d'Aaron Burr, le futur vice-président des Etats-Unis.



Eustis s'engagea ensuite dans une carrière politique. Elu deux fois à la Chambre des Représentants, en 1801 et en 1803, il fut choisi par le président James Madison comme Secrétaire d'Etat à la Guerre. Sa direction y fut peu appréciée : Il essaya d'introduire un nouveau manuel de tactique pour le corps des officiers, copie d'un manuel publié en 1791 à l'usage des armées de la République Française, mais ne réussit pas à l'imposer. On lui reprocha le manque de préparation de l'Amérique pour la guerre de 1812, quand la nouvelle capitale, Washington, fut brûlée par les Britanniques. Sévèrement critiqué au moment d'une première défaite à Détroit, Eustis dut démissionner en décembre 1812. Il faut dire que le secrétaire d'Etat au Trésor Albert Gallatin avait répandu partout qu'il n'avait aucune confiance en Eustis, et que c'était le sentiment général dans tout le service public !



Ambassadeur aux Pays-Bas

William Eustis fut alors nommé par le président Madison ministre plénipotentiaire des Etats Unis aux Pays-Bas ; Il y resta de 1814 à 1818. Le rôle historique de la Haye était de servir de terrain neutre pour les négociations ; cependant le statut de la ville déclina après la chute de Napoléon.

Eustis n'eut guère de succès non plus dans sa nouvelle mission lorsqu'il réclama aux Hollandais l'indemnisation des biens américains (bateaux et marchandises) saisis par Louis Bonaparte sous l'Empire. Il négocia néanmoins un nouveau traité de commerce avec le gouvernement hollandais en 1817, qui fut ratifié en 1818. Mais il avait le désavantage de ne pas parler couramment la langue française, et fut rappelé en 1818, lorsque le gouvernement hollandais réduisit la délégation américaine à un simple poste de chargé d'affaires. Il faut croire que le marquis de La Fayette se débrouillait bien, lui, dans la langue anglaise, car Eustis renoua aux Pays Bas les relations qu'il avait eues avec lui pendant la Guerre d'Indépendance.

Nous savons qu'à La Haye se trouvait sans doute la trace de documents importants de l'époque révolutionnaire (voir cahier 54), comprenant un dossier d'Auguste Raymond d'Arenberg. Ce sont ces papiers qui furent remarqués par notre ambassadeur Charles Benoist, lorsqu'il fut, en 1922, ministre plénipotentiaire de France à La Haye et qu'il en parla à un jeune soldat ardennais, sans doute traducteur au consulat, Robert Henrotin.

Quoiqu'il en soit, La Haye était un centre diplomatique de première importance, ce qui implique des réseaux d'espionnage entre les différentes ambassades représentées dans le pays.



Ami de La Fayette, et ayant la possibilité en Hollande de s'intéresser à l'histoire du Vieux Continent, William Eustis eut peut-être le désir d'approfondir la connaissance qu'il avait pu avoir à New York de l'existence possible de Louis XVII. Et cette connaissance, il l'avait eue dans l'entourage de son ami, le vice-président Aaron Burr. Nous l'y retrouverons.

L'ami de La Fayette

Les relations amicales qu'eut toujours Eustis avec le Général La Fayette depuis la Guerre d'Indépendance américaine comportent sans doute une clé pour comprendre son opinion au sujet de la monarchie française. Sur ce point, son attitude est étroitement calquée sur celle de Gilbert de La Fayette.

Celui-ci, rentré en France et essayant de poursuivre une carrière politique sous la Restauration, se cantonna dans la défense des idéaux de liberté à l'américaine et en général dans l'opposition à la politique des Bourbons.

Au printemps de 1824, le roi Louis XVIII est cloué dans un fauteuil roulant et souffre de graves problèmes de santé qui s'avéreront fatals à la fin de l'été. Le roi surveille La Fayette qu'il soupçonne de comploter contre le régime. Le marquis ayant quitté le parlement français en 1824, le président James Monroe l'invite à visiter les Etats-Unis « pour inculquer l'esprit de 1776 à une nouvelle génération d'Américains ».

Parti pratiquement seul avec son fils George-Washington de La Fayette et son secrétaire Auguste Levasseur, le général fut accueilli en héros en Amérique et reçut une réception triomphale dans la plupart des Etats de l'Union.

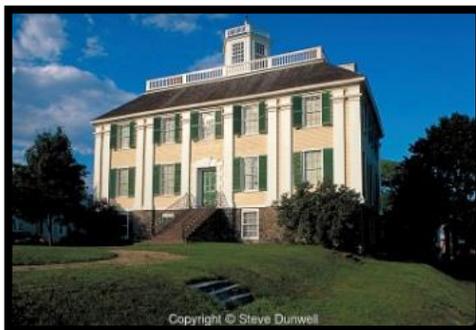


Eustis, alors Gouverneur du Massachusetts, ne fut pas le dernier à lui réserver un accueil enthousiaste. C'est ce que révèle le « New England and Genealogical Register » en 1859, sous le titre : « *Reminiscences of La Fayette's visit to Boston* ».

Le dimanche 15 août 1824, à 9 h, une salve de treize fusils salua son arrivée sur le navire *Cadmus* dans le port de New York. Pris en charge par le steamer *Nautilus*, le général fut débarqué à 17h, accueilli par une foule immense, estimée à cinquante mille personnes. Après un arrêt à Providence R.I. le lundi 23 il partit pour Boston.

Son Excellence le Gouverneur Eustis avait envoyé deux de ses équipages à Pawtucket, pour y attendre l'arrivée de La Fayette. Il arriva à 6h p.m. et eut environ 40 miles de chevauchée à faire de nuit pour atteindre son but d'être le lundi aux environs de Boston. Sa progression fut interrompue par d'ardents supporters, dont il ne put refuser les salutations. A 8h, il fut accueilli à Fuller's Half Way House par un imposant bataillon de troupes. Vers minuit, il atteignit Dedham, dont les bâtiments les plus imposants étaient illuminés, et où un grand nombre de citoyens lui fut présenté.

Il passa à Roxbury et arriva à la résidence du Gouverneur Eustis à 2h du matin, le mardi. Le Major Russell dans son journal le *Centine* écrit que la rencontre du Général et du Gouverneur Eustis fut très intéressante. Ils se tinrent embrassés pendant plusieurs minutes et le gouverneur s'exclama : « Je suis l'homme le plus heureux qui ait jamais vécu sur terre ! »





Le gouverneur William Eustis n'eut pas le temps de se réjouir du retour des orléanistes au pouvoir en 1831 ni de féliciter son ami le marquis de La Fayette de la part prépondérante qu'il prit à l'avènement de Louis-Philippe. En effet, il mourut d'une pneumonie à Boston l'année suivante, en 1825.

L'enthousiasme avec lequel il avait accueilli La Fayette en 1824 nous révèle assez bien ses opinions politiques en ce qui concernait la monarchie française. Constitutionnaliste

comme le général, il aurait sans doute peu apprécié le retour en France du régime précédant la révolution de 1789 ; ce qui, avouons-le, est de mauvais augure pour une reconnaissance du fils de Louis XVI, sans doute soupçonné à priori de vouloir rétablir la monarchie absolue.

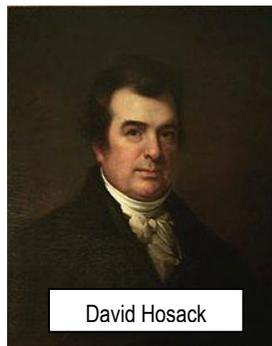
Eustis n'était pas le seul dans ce cas. Remontons encore une fois le temps pour nous en apercevoir. En 1817, anciens révolutionnaires et bonapartistes émigrés tenaient le haut du pavé. Le révérend Hanson dans son livre *The Lost Prince* et Frédéric Lenormand dans les *Douze tyrans minuscules*, rapportent une réunion entre Genet, Réal, Regnault de Saint-Jean-d'Angély et l'ancien municipal Baudrais, réunion où l'on fit état de bruits sur la présence du fils de Louis XVI aux Etats-Unis.



La Fayette et Louis-Philippe en 1831



Même son de cloche l'année suivante. Le Dr. W. Francis assista à une conversation sur le thème de Louis XVII : « En l'année 1818, il y eut une réception chez le Dr. Hosack à New York, à laquelle étaient présents, outre lui-même, le Dr. Macneven, le Conseiller Sampson, Thomas Cooper, de Carlisle, le comte Jean d'Angly (Regnault de Saint-Jean-d'Angély), M. Genet, autrefois ambassadeur de France.



David Hosack

Au cours de la conversation, le sujet du Dauphin fut abordé, et l'on s'enquit de son sort. A la fin, Genet dit très distinctement : « Messieurs, le Dauphin de France n'est pas mort, mais a été emmené en Amérique. » Genet informa la compagnie que le Dauphin était dans le « Western New York » (New York State) et que Le Ray de Chaumont (spéculateur sur les terrains New Yorkais) savait tout à ce sujet.(cf. Cahier 40). Certains textes témoignent également de la présence de Jérôme Bonaparte à ces réunions.

Si l'on sait que le « Dauphin » du Western New York, en fait un territoire encore occupé par les Indiens, était un certain Eleazar Williams, pasteur créole, et futur prétendant malgré lui à l'héritage de l'ancienne monarchie, on voit qu'aux Etats-Unis également l'attention était dérivée vers un personnage improbable. Même en Amérique, les lobbies bonapartistes, orléanistes ou ex-révolutionnaires étaient réunis pour éviter à tout prix un danger : l'existence du véritable héritier de la Couronne de France. Car il semble bien qu'aux Etats-Unis, son arrivée, puis son existence, aient laissé des traces.



Et de ce fait, William Eustis était sans doute au courant, ainsi que le démontre plus tard la présence d'un de ses petits-neveux au Cimetière Sainte-Marguerite, en 1894, à Paris.

Un trio d'amis

Nous devons maintenant nous poser la question : comment et par qui le Dr. William Eustis eut-il connaissance de l'existence de Louis XVII ? Cette connaissance semble indiscutable, puisque, un siècle après, un de ses descendants vint vérifier en France le contenu de la sépulture abritant les restes d'un supposé Louis XVII. Était-ce une fausse attribution, Louis XVII était-il réellement dans cette tombe ? Dans ce cas, celui qui avait vécu aux Etats-Unis n'était donc pas le fils de Louis XVI ? On comprend l'intérêt des Américains pour lever le doute sur l'identité du mort de Sainte-Marguerite. Ce que l'on comprend moins, c'est que cet intérêt ait persisté et persiste encore sans aucun doute de nos jours.

Eustis ne faisait pas partie du clan Genet et s'il avait des sympathies pour les orléanistes, n'était pas non plus bonapartiste. Il était par contre très apprécié d'un homme politique ambitieux et opportuniste, Aaron Burr, Vice-Président des Etats-Unis en 1800, dont il devint l'intime ami, ainsi que celui de sa fille, la belle Théodosia.

Médecin de famille, homme de confiance, confident, et plus encore, Eustis était l'homme indispensable : Burr et lui échangeaient des lettres sur des sujets très personnels, se recommandant telle ou telle jolie femme ; dans une histoire d'adultère où Burr avait été impliqué, Eustis l'aïda à se tirer d'affaire. Il fut présent aussi lors du désastreux duel en 1804 avec Alexandre Hamilton, qui vit Burr tuer son adversaire et perdre aussitôt tout crédit politique. On pouvait également compter sur Eustis pour aider financièrement le Vice-Président, qui menait une vie fastueuse à Richmond Hill et était accablé de dettes.



Un autre ami de Burr était mis à contribution pour éponger ses dérapages financiers : il s'agit de John Jacob Astor, le milliardaire New Yorkais, qui plus tard, racheta la résidence que Burr avait dû vendre. Nous aurons à reparler de ce troisième membre du trio.

S'il n'était guère apprécié par les autres politiciens, Burr était un père de famille exemplaire, autoritaire et généreux, très fier de sa fille unique qu'il élevait avec soin, lui écrivant sans cesse et la bombardant de conseils, que Théodosia écoutait avec indulgence. Très courtisée par les amis et les relations de son père, la jeune fille vivait d'une vie romantique qu'elle partageait avec une jeune Française émigrée, Nathalie de Lage de Volude. Envoyée par ses parents en 1793 aux Etats-Unis pour échapper à la tourmente révolutionnaire, Nathalie était à New York avec une gouvernante, Madame Sénat, laquelle, sans ressources, avait ouvert une pension située Partition Street, dans un immeuble appartenant à Aaron Burr, alors sénateur de la ville depuis 1791.



Théodosia Burr

Burr lui confia sa fille et prit sous sa protection Nathalie. On sait que les deux jeunes filles devinrent amies et se rendaient ensemble à cheval dans la propriété de campagne de Richmond Hill. C'est à 14 ans en 1797, que Théodosia remplaça sa mère décédée prématurément comme maîtresse de maison. Cette année-là, Nathalie eut 15 ans : les deux jeunes filles étaient donc sensiblement du même âge et partageaient les mêmes goûts pour une vie sociale active entre New York et Greenwich Village.

Très vite, les deux jeunes filles furent entourées d'admirateurs.



La dévotion de Burr pour sa fille ne l'empêchait pas de la comparer à Nathalie, quelquefois défavorablement : « Observez, lui écrit-il, comment Nathalie répond à la plus petite politesse qui peut lui être adressée ». Dans une autre lettre à Théodosia, il note que les lettres de Nathalie « sont pleines de bon sens, d'observations percutantes, de légèreté, de gravité, et d'affection », alors qu'une missive récente de sa fille qui voulait être tendre et agréable était « sans soin, incorrecte, négligée, illisible. Je n'ose même pas la montrer au Dr Eustis. » (*Théodosia. Richard N. Côté. Ed. Corinthian Books*).

Curieusement, un des candidats potentiels à la main de la fille de Burr, bien qu'évidemment, ce ne fût pas si étrange aux yeux de Théodosia, n'était autre qu'un des vieux compagnons de Burr, pendant la Guerre d'Indépendance, le Dr. Eustis de Cambridge, Massachussets. Il avait trois ans de plus que son propre père et était, au moins temporairement, un fantasme dans la vie imaginaire de Théodosia. A un moment de son adolescence, elle lui écrivit : « Votre visite m'apparut comme un rêve et chaque nuit, j'espère le rêver de nouveau. Il est toutefois préférable pour moi que vous soyez absent, car un jour, vos charmants compliments m'ont presque fait tourner la tête... » (*Richard N.Côté.op. cit.*).

Une éducation française

Non content d'avoir adopté Nathalie de Lage, la jeune émigrée française, et d'avoir fait élever Nathalie et Théodosia par Madame Sénat, venue également de France, le sénateur Burr donnait des consignes impératives à sa fille : « Votre invitation chez les Z... représentait un dilemme très embarrassant ; à vrai dire, je ne sais comment vous en tirer. Pour l'avenir, prenez comme règle de ne voir que les familles que j'ai l'habitude de fréquenter moi-même ; et si Madame de Sénat (sic) vous propose d'en voir d'autres, vous pouvez lui dire quelles sont mes instructions à ce sujet. Cette directive pour vos visites concerne uniquement les personnes ou familles anglaises. Vous pouvez, et ceci est ma volonté, rendre visite avec Madame de Sénat à toutes ses relations françaises. »



Francophile, le sénateur Burr l'était à coup sûr, ainsi que ses amis. Comment s'étonner ensuite que le seul renseignement attesté de la présence de Louis XVII en Amérique provienne de son entourage et naturellement de Nathalie, sa fille adoptive, d'origine française, plus tard mariée avec un Américain et vivant en Caroline du Sud, comme Théodosia.

Nathalie, Madame Thomas Sumter, n'avait jamais rompu les liens avec sa famille d'origine, malgré l'opposition de sa mère, la marquise de Lage, à son mariage avec un étranger, républicain de surcroît. Revenue en France en 1801, elle s'installa ensuite avec son époux à Stateburg (Caroline du Sud) un comté voisin de celui de Théodosia, mariée au planteur de riz Joseph Alston, installé non loin de Charleston.



Théodosia Burr Alston

Nathalie eut encore l'occasion de revenir en France en 1823 avec son mari chargé de mission diplomatique. C'est certainement de la mère de Nathalie, la marquise de Lage, grande amie de la marquise de La Rochejaquelein qu'Auguste de Larochejaquelein put obtenir ce renseignement donné à Vienne en 1830 au chancelier Metternich : *« Madame de Somter (Sumter) a vu dans l'Amérique du Nord, et chez un évêque catholique, je crois, celui de Charleston, un jeune homme de l'éducation duquel l'évêque était très occupé ; Madame de S... ayant entendu dire que c'était le fils de Louis XVI, le demanda à l'évêque qui ne voulut jamais faire de réponse d'aucune espèce. »*



J'ai déjà eu l'occasion de préciser (Cahier 40 p.9) que le premier évêque catholique de Charleston, Mgr John England, d'origine irlandaise, ne fut nommé qu'en 1820, ce qui est un peu tard pour catéchiser un homme de 35 ans (Louis XVII étant né en 1785). Il y a là une confusion certaine avec le pays d'adoption de Nathalie Sumter et l'évêque qui y fut nommé. D'ailleurs, la phrase de La Rochejaquelein est très hésitante : il se souvenait, mal, du nom américain de Nathalie et n'était pas sûr du diocèse de l'évêque !

Par contre, Nathalie déclara avoir vu ce jeune homme : ce ne peut être qu'avant son mariage, en Amérique du Nord et non en Caroline du Sud. Et si elle l'avait vu, tout son entourage devait être au courant, Aaron Burr, Théodosia, sans oublier l'indispensable docteur Eustis, tout le petit monde de Richmond Hill et de Greenwich Village. Pareille nouvelle devait d'ailleurs rester secrète.

Cependant, il est difficile de penser que le Président des Etats-Unis ait pu ignorer la venue aux USA d'une personnalité aussi importante, même si on ne pouvait guère en vérifier l'identité .On peut compter sur l'autoritaire sénateur Burr, familier des présidents américains Washington, John Adams et Jefferson pour avoir donné des instructions précises à ce sujet, et avoir arrêté les rumeurs que ces demoiselles n'auraient pas tardé à répandre. L'incertitude demeura néanmoins : sinon, comment expliquer la présence d'un descendant du Dr. Eustis au Cimetière Sainte-Marguerite, pour essayer de s'assurer de l'identité des restes de la tombe officielle de Louis XVII ?

Le témoignage de Nathalie de Lage Sumter, aussi imprécis qu'il soit, est néanmoins corroboré par les recherches des historiens de New York. Il y a quelque chose d'étonnant dans la mentalité américaine : je remarquais dans un précédent article que les New Yorkais d'origine sont très attachés à leur ville et particulièrement à l'histoire de ses quartiers.



A Chelsea, à Soho, à Greenwich, chaque rue, chaque maison a son histoire, et avec un courage méritoire, ils organisent des visites touristiques de quartiers anciens, sans craindre de traverser des boulevards récents bordés d'immeubles gigantesques et affligés d'une circulation incessante de véhicules en tous genres.

Retour à Greenwich Village

Le 30 septembre 1925, le New York Tribune publiait, sous le titre « *A King's grave beneath a city Park* », un article de William Manley Van den Weyde, article qui ouvrait des perspectives inédites sur une survie du Dauphin en Amérique.

En voici les principaux extraits :

La première partie mentionnait une lettre mise aux enchères à Londres en 1923, dans une vente d'autographes :

« Cette lettre fournit une donnée importante pour l'éclaircissement d'une curieuse histoire qui débute en France dans le monde de la Cour, pour s'achever dans la société aristocratique américaine.

« Une légende qui circule depuis longtemps à New York veut que le jeune Roi de France, Louis XVII, ait été enlevé de sa prison française et amené en Amérique par le comte Fersen, qu'il ait habité le quartier de Greenwich Village, l'un des plus aristocratiques de la ville dans la première moitié du XIXème siècle, et que vivant sous le nom de Louis Leroy, il ait atteint l'âge d'homme, épousé une femme de la société américaine et soit mort vers 1840. Sa tombe est dans l'Old St John's Cemetery. »

La lettre dont fait état Van den Weyde est clairement datée de janvier 1792 et non de 1809 comme il est indiqué par erreur dans son article. Elle est adressée au secrétaire de la reine, le baron de Goguelat, et cite effectivement un certain Leroy vivant heureux et inconnu à New York. Il ne peut, bien évidemment, s'agir de Louis XVII, qui au début de l'année 1792, était encore au palais des Tuileries avec ses parents. (Cahier 40, p.13).



Reprenons l'article de Van den Weyde :

« Cette lettre confirme une vieille tradition, transmise de père en fils depuis des générations. Voici cette histoire, telle qu'un vieil habitant de Greenwich Village l'a racontée.

« Tard dans l'automne de 1795, arriva à New York un voilier français, amenant, parmi ses rares passagers, deux hommes et un jeune enfant qui ne se quittaient pas pendant la traversée. « Ce groupe de trois personnes se composait d'un gentilhomme âgé d'une quarantaine d'années, distingué, d'allure militaire, d'un vieil abbé français portant le costume ecclésiastique et d'un petit garçon de dix ans environ, d'apparence frêle .Aussitôt débarqué, le plus jeune des deux hommes quitta ses compagnons de voyage pour se mettre en quête d'une habitation convenable. Il découvrit un beau domaine à vendre à Greenwich Village, quartier situé au nord, qui, à l'époque, n'était qu'un village s'élevant à quelques milles de la ville. Il y avait là une belle maison bâtie sur un terrain ombragé de vieux ormes, à l'endroit qui forme aujourd'hui le coin des rues Leroy et Hudson. Très satisfait de sa découverte, il fit immédiatement l'acquisition de ce domaine, meubla la maison et y installa l'enfant et l'abbé, après avoir engagé des domestiques. Les voisins remarquèrent que cet enfant, qu'on nommait Louis Leroy, était traité avec le plus grand respect, non seulement par les domestiques, mais également par l'abbé et par le gentilhomme qui paraissait être son tuteur. A en croire la légende, cet enfant était Louis XVII et son tuteur était le comte Axel Fersen ».

Laissons là l'hypothèse Fersen, qui ne quitta pas la Suède l'été et l'automne 1795 (voir son Dagbok). Et transportons-nous de nouveau à New York :



« Quand le dauphin mourut, vers l'année 1840, il fut enterré sous le nom de Leroy dans une belle tombe de marbre blanc, au Cimetière St-John, situé le long d'Hudson Street. Sur le côté de la tombe, on voyait le seul mot de Leroy. Une petite couronne surmontait ce nom. Une curieuse sculpture, apparemment un gros poisson, ornait sa tombe. La légende relative au Dauphin nous était tout à fait familière, mais nous ne pouvions comprendre à quelle idée sa famille ou ses amis avaient obéi en choisissant un poisson comme décoration tombale. »

Ce récit fut repris par Charles Hemstreet, historien bien connu de New York, de longue date convaincu de sa véracité et qui entreprit des vérifications. « Je l'ai entendu raconter pour la première fois il y a trente ans, dit-il, mais l'histoire m'avait laissé incrédule ; cependant, en flânant dans le quartier de Greenwich Village, j'entendis tant de gens âgés la répéter que je la jugeai digne d'être approfondie. Ce n'est qu'en 1897 que cela me revint en mémoire. En septembre de cette année-là, je lus dans un journal que des ouvriers étaient en train de démolir le vieux cimetière qui allait être transformé en jardin public.

Le fait est exact, non l'année. Il s'agit de septembre 1896.

« Quand j'arrivai sur les lieux, je fus scandalisé de voir avec quelle rage les ouvriers s'attaquaient aux plus belles tombes. Je cherchai celle de Leroy dans une partie du cimetière faisant face à Hudson Street, que les vandales n'avaient pas encore atteinte. Me dirigeant vers la tombe la plus grande, je ne fus pas surpris d'y voir le nom de Leroy. La couronne qui le surmontait avait presque totalement disparu par suite des ravages causés par les intempéries.

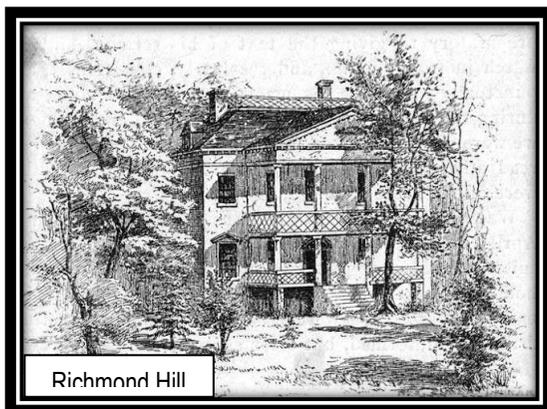


Sur la tombe, la sculpture, qu'on m'avait décrite comme représentant un gros poisson, existait toujours. Elle était également fortement endommagée par les intempéries ; mais en apprenant par la suite que « dolphin » se dit en français « dauphin » mes doutes s'évanouirent... » (*Charles Hemstreet's Nooks and Corners of Old New York. 1899*).

Sans aborder la question du nom de Leroy, qui doit être étudiée à part, nous reviendrons sur le domaine choisi par le personnage qui accompagnait le jeune émigré de 1795.

Richmond Hill

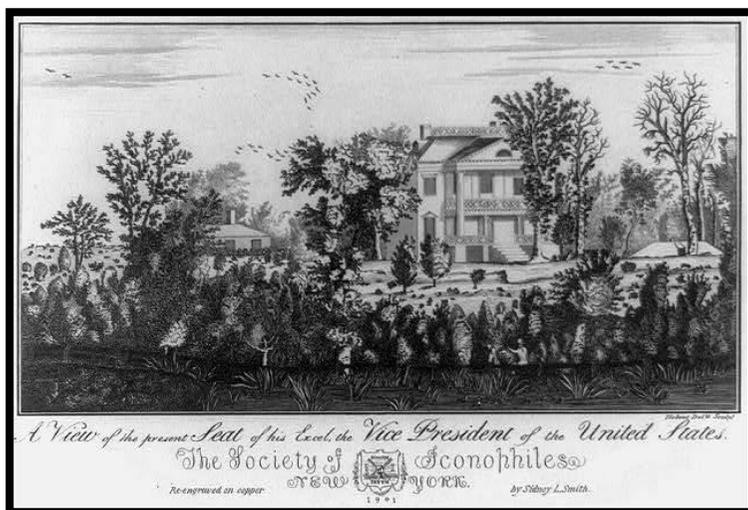
La maison la plus considérable de Greenwich Village était sans conteste à la fin du 18^{ème} siècle celle de Richmond Hill. Construite en 1760 par sir Abraham Mortier, commissaire de l'armée britannique, elle servit brièvement de quartier général à George Washington en 1776. Après avoir été occupée par des officiers britanniques elle devint la demeure du premier ambassadeur de l'Angleterre aux Etats-Unis, sir John Temple, puis resta inoccupée un certain temps avant de devenir la résidence officielle du Vice-Président, John Adams, dont la femme, Abigail, décrivait avec enthousiasme la situation : « Comme beauté naturelle, c'est le plus agréable endroit que j'aie jamais vu, avec un large jardin plein de fleurs et quelques très beaux arbres. »



Richmond Hill



« C'était un bâtiment en bois, d'architecture assez massive, avec un portique soutenu par des colonnes ioniques. La maison avait cinq fenêtres en façade, trois sur les côtés et une volée de marches conduisait à la porte d'entrée » (Elizabeth Disland. *Old Greenwich*).



Le colonel Aaron Burr loua la maison en 1790 à l'église de Trinity Church qui en était propriétaire. Le bail avait débuté des années plus tôt, et il restait 69 ans à courir sur les 99 années du bail entier. Pendant quelque temps, à partir de 1790, la famille Burr occupa les locaux comme sous-locataire, avec le même contrat qu'avaient eus Abraham Mortier et Washington. Burr prit ensuite le reste du bail directement de l'église le 1^{er} mai 1797, ce qui provoqua le départ de l'occupant précédent, sir John Temple. Nous verrons plus loin la confusion historique qu'engendrèrent la présence et le nom de ce locataire.



Burr meubla somptueusement la maison avec meubles en acajou, tableaux et porcelaines de Chine. Il tenait table ouverte et recevait fastueusement non seulement ses amis, Hamilton et l'indispensable Dr. Eustis, mais un grand nombre d'émigrés français : Charles-Maurice de Talleyrand, l'historien et philosophe Constantin-François de Volney, Jérôme Bonaparte, frère de Napoléon, ainsi que le jeune Louis-Philippe : on voit que son choix d'invités était très éclectique !

La maison, située à près de 300 mètres du fleuve Hudson, se situait dans le bloc de maisons délimité actuellement par les rues Varick, Charlton, Mac Dougal et King Street, à une centaine de mètres au sud-est de l'emplacement de l'ancien Cimetière St-John.

Après la mort de sa mère, Théodosia Burr devint, à 14 ans, maîtresse de maison pendant les fréquentes absences de son père. Elle recevait fort bien les nombreux hôtes de la maison, qui ne lui ménageaient pas flatteries et compliments. Cet important train de vie fut à l'origine des déboires financiers du sénateur Burr, qui en 1804, fut obligé de revendre Richmond Hill.

Il est bien évident que ce tourbillon mondain ne pouvait en aucun cas constituer un abri pour le fils de Louis XVI, dont l'existence était menacée par tous les régimes ayant succédé à l'ancienne monarchie. Richmond Hill n'a donc pu être l'endroit calme et protégé où on devait l'abriter.

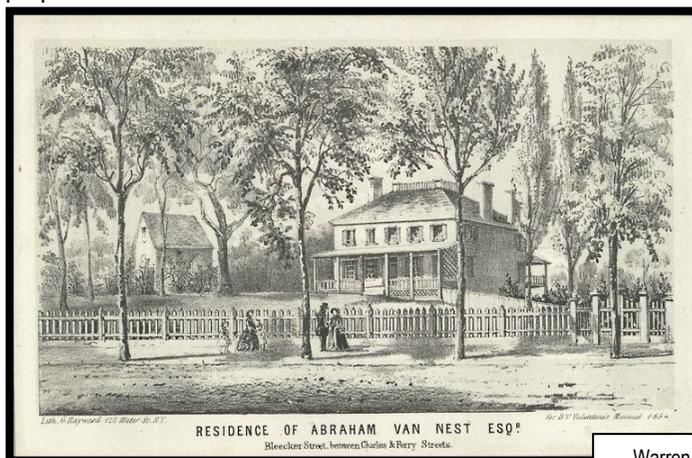
Mais à Greenwich Village existait un autre grand domaine, à une distance suffisante de Richmond Hill, aussi beau, d'architecture comparable, mais, malgré sa taille, nettement plus discret.



Warren House

En 1744, sir Peter Warren, qui avait fait fortune avec des prises de guerre conquises sur les Français en défendant l'Amérique coloniale, choisit de s'installer à Greenwich Village, où la famille de sa femme, Suzannah de Lancey, était déjà établie. Il y acquit un terrain de 120 hectares, augmenté d'une terre donnée par la ville en récompense de ses services à la prise de Louisbourg.

La maison s'élevait à 300 mètres environ de la rivière sur une petite élévation de terrain qui descendait en pente douce vers l'ouest jusqu'aux rives de l'Hudson. L'entrée principale était à l'est. A l'arrière du bâtiment, au niveau du salon, une douzaine de pieds environ au-dessus de la pente de la colline, s'élevait une large véranda commandant la vue à l'ouest vers les hauteurs du New Jersey. La maison avait vue au sud sur la baie et les collines de Staten Islands. Le terrain était planté comme un parc anglais, avec des peupliers de Lombardie, et une belle avenue de caroubiers. Tout autour de la maison, il y avait une haie de buis, qui grandit ensuite dans de notables proportions.



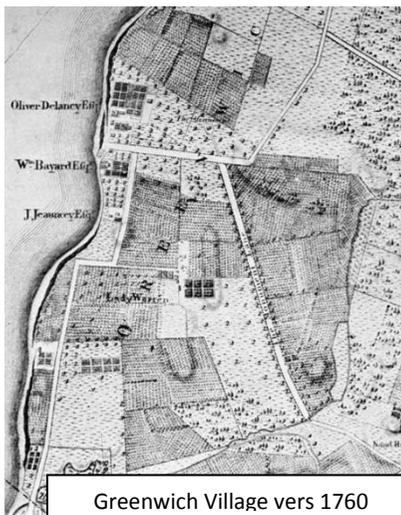
Warren House à
Greenwich Village



Sir Peter eut à Greenwich Village trois filles, Charlotte, Anne et Suzannah ; mais peu après l'élection de son mari au parlement britannique, Lady Warren abandonna sa belle résidence près de l'Hudson et s'installa définitivement à Londres. Ses filles firent de brillants mariages. Charlotte, l'aînée, devint comtesse d'Abingdon. La seconde, Anne, épousa Charles Fitzroy, baron Southampton, et la plus jeune, Suzannah, fut mariée à un certain Colonel Skinner.

A la mort de Lady Warren, la propriété de Greenwich Village fut divisée en trois lots, qui furent tirés au sort. Le lot contenant la maison échut à lady Abingdon, et fut vendu par elle à un certain sieur Hammond, lequel, en 1819, le revendit à Abraham van Nest. La maison demeura intacte jusqu'en 1865, année où elle fut balayée par la marée montante de briques et de mortier, et où les belles allées de caroubiers et les grandes haies de buis furent détruites. Le reste du parc fut loti, et des routes y furent tracées, qui portèrent tout d'abord les noms des héritières Warren : Fitzroy Street ou Abingdon Road. La seule survivante de cette nomenclature dans la ville se trouve à Abingdon Square (*Elizabeth Disland. Old Greenwich*).

Actuellement, l'emplacement de la maison Warren se situe dans le bloc encadré par Bleecker Street, Perry Street, Charles Street et W4th Street. Quant à l'ancien parc à l'anglaise, il s'étendait jusqu'au croisement de Leroy Street et de Hudson Street, à la limite de l'Old St John's Cemetery, comme le précisaient les anciens habitants de Greenwich Village.



Greenwich Village vers 1760



C'est à l'époque où Warren House appartenait au sieur Hammond, qui entendait sans doute en tirer profit, qu'intervint l'arrivée, à l'automne 1795, d'un jeune émigré, accompagné par un abbé et un homme d'une quarantaine d'années, lequel chercha une maison à Greenwich Village.

La description de la grande maison trouvée par l'accompagnateur répond en tous points à celle de la maison Warren décrite dans l'article de van den Weyde dans le *New York Tribune* du 30 septembre 1925. En particulier, les limites du parc sont exactement celles du domaine Warren. Suffisamment distante de Richmond Hill et de ses nombreux visiteurs (à 300 mètres environ) Warren House était de plus environnée d'une ceinture de buis de grande taille, qui devait décourager les regards des curieux. Pas suffisamment cependant, car il semble bien que Théodosia Burr et Nathalie de Lage se soient fort bien aperçues de la présence d'un jeune garçon au cours de leurs fréquentes promenades à cheval dans les environs.

Etait-il vraisemblable d'ailleurs que George Washington, Président des Etats-Unis en 1795, et le sénateur, bientôt vice-président, Aaron Burr n'aient pas été informés de façon officieuse de l'arrivée du fils de Louis XVI ? On sait que Washington interdisait que l'on se mêlât de la politique française et qu'il prit même un décret en ce sens. Mais que la Présidence ait été au courant de l'arrivée et sans doute de l'existence postérieure de l'héritier de la Couronne de France, sans toutefois pouvoir en assurer formellement l'identité, explique la présence « incognito » du frère de l'ambassadeur américain à l'exhumation du Cimetière Ste-Marguerite en 1894.



Que peut-on savoir des occupants de la maison Warren en 1795 ?

Si l'on peut supposer que l'enfant d'une dizaine d'années était bien Louis XVII, et en mettant de côté le personnage ecclésiastique, il reste à déterminer qui était l'homme de quarante ans qui acheta ou loua la propriété. En dehors de l'article déjà cité de Van den Weyde, nous avons plusieurs témoignages qui évoquent un « éminent gentleman étranger », très riche de surcroît.

Mais là où le bât blesse, c'est que les chroniqueurs lui attribuent le nom de Temple. C'est assez dire qu'ils le confondent avec le locataire de Richmond Hill jusqu'en 1797, sir John Temple. Les deux maisons, Warren et Richmond étant très proches et d'architecture semblable, la confusion était tentante. Et pourtant, les détails sont bien différents.

Voici le premier article : « En 1797, la maison fut occupée par un riche étranger nommé « Temple ». J'ai recherché dans les chroniques du vieux New York, mais ne peux vous donner la plus petite information au sujet de ce gentleman. La seule chose intéressante à son sujet semble avoir été qu'on lui déroba une quantité importante d'argent et de valeurs, et que les voleurs ne furent jamais découverts parce qu'il coupa tout lien avec la presse locale. Son occupation semble avoir été courte, et sauf pour le vol, sans histoire. (Si toutefois c'était un être original et aventureux, je prie ses mânes de m'excuser, mais c'est tout ce que j'ai trouvé à son sujet). Cela se passait l'année où les Burr s'installèrent à Richmond Hill et « Temple » passa dans l'obscurité, pour autant que l'histoire de New York soit concernée. (*New York City History*)



Autre version : L'année 1797, la propriété était en possession d'un riche étranger du nom de « Temple ».

Et encore : A family named « Temple » (*Daytonian in Manhattan*).

Le locataire de la maison voisine, Richmond Hill, s'appelait bien sir John Temple. Mais rien n'était plus facile que d'avoir tous les renseignements possibles sur ce diplomate.



Sir John Temple

Né à Boston, en 1731, de père britannique et de mère américaine, il fut nommé en 1785 consul général pour les Etats-Unis. Quand il mourut le 17 novembre 1798, un an après son départ du Hill, un mémorial lui fut consacré, toujours visible à St-Paul's Chapel, Broadway. Autant dire qu'on pouvait difficilement le considérer comme un étranger. Tout était connu de ce personnage officiel bien installé à New York, tant par les documents administratifs que par les gazettes de la ville. Il ne disparut d'ailleurs pas mystérieusement, et sa mort fut répertoriée dans son quartier. Mais les chroniqueurs mélangèrent l'histoire de Warren House et celle de Richmond Hill, ce qui interdisait, naturellement, de trouver quoi que ce soit sur ce riche étranger brouillé avec les gazettes publiques et qui un jour ne reparut plus à New York. On lui prêta généreusement le nom de « Temple », qui rappelait le triste sort de la famille royale française, mais qui appartenait à son voisin bien connu de Richmond Hill, sir John Temple.



Peut-on faire remarquer que dès qu'il est question de Louis XVII, les esprits s'embrouillent, le fantasma s'en mêle, et les hypothèses s'envolent. Sans compter les oppositions virulentes à telle ou telle solution. Dans le cas de cet étranger, je ne saurais privilégier une identité particulière. Il faut simplement réfléchir à deux faits : les vieux habitants de Greenwich croyaient à la venue de Fersen, et les chroniqueurs à un étranger.

Ce n'était donc ni un Britannique, ni sans doute un Français, dont les nationalités n'étaient pas étrangères aux Américains, fraîchement séparés de la mère patrie anglaise, aidés en cela par la France. Quant à Fersen, il ne mit pas les pieds aux Etats-Unis après la guerre d'Indépendance. Cela ne l'empêchait pas d'avoir bien connu des lieux comme Greenwich Village à cette époque.

On peut suggérer l'envoi d'un Suédois, un de ses anciens compagnons d'armes, pour accompagner le fils de Louis XVI. Je pense à Anders Friedrich Reuterswård, par exemple, lieutenant en 1787 dans le Royal Suédois, qui suivit son ancien chef, Axel Fersen, dans son périlleux voyage de Bruxelles à Paris en février 1792. Il devint plus tard secrétaire de légation à l'ambassade de La Haye en 1794 (toujours ce centre diplomatique de La Haye, où nous retrouverons William Eustis !).

Reuterswård fut nommé à Paris en 1801 et à Vienne de 1803 à 1805 : des postes sensibles et convenant bien à un agent politique. Promu au grade de colonel en 1808, licencié en 1814, il mourut en 1828. Mais le nom de Reuterswård n'est qu'une proposition, ou plutôt un sujet de réflexion sur la nationalité de l'étranger de la maison Warren.



ANDERS FREDRICH REUTERSWÅRD
(1756–1828)
Gravert av G.L. Gröthen efter Fourmier
Foto SPA



Que se passa-t-il ensuite à Greenwich Village ? Le séjour de l'étranger fut court, d'après l'article d'Anna Alice Chapin (*cité plus haut dans le New York City History*). Le départ de l'enfant avec ce personnage semble correspondre avec l'installation définitive des Burr et de leur cohorte habituelle de visiteurs dans la maison voisine, vers l'année 1797.

A cette date précise, deux autres témoignages prennent le relais, tous les deux du côté de Baltimore, une ville américaine plutôt accueillante pour les catholiques. Nathalie de Lage Sumter parle d'un évêque qui aurait pris en main l'éducation religieuse du fils de Louis XVI. A l'époque, le seul évêque, qui avait alors autorité sur l'ensemble des Etats-Unis (y compris Charleston) était Mgr John Carroll, nommé évêque de Baltimore le 6 novembre 1789.

Le fait est curieusement corroboré par un prétendant aussi naïf que rusé, Mathurin Bruneau, qui déclara avoir débarqué aux Etats-Unis en 1797. Ce qui est faux : il y arriva en 1805. Mais c'est au St-Mary's College and Seminary, où il travailla quelque temps comme employé subalterne, qu'il apprit sans doute et le passage de Louis XVII à Baltimore et sa date exacte. Le fils de Louis XVI n'y était sans doute pas seul, mais accompagné d'un précepteur.

Avant de le retrouver à Baltimore, c'est à New York que nous avons découvert un personnage apparemment bien connu de Fersen : Leroy, ou plutôt Michel Victor Leroy.

Rappelons le texte de la lettre écrite par le Suédois au baron de Goguelat (reçue le 3 janvier 1792) : « M. Leroy » demeure inconnu dans New York et m'écrit qu'il ce (sic) porte bien et qu'il est heureux. Je serai bien aise de vous voir le mois prochain, Votre tout dévoué, Axel ».



Michel Victor Leroy, émigré de St-Domingue en 1791, se réfugia en Amérique du Nord, à New York : on peut penser que c'est à lui que fait allusion le billet de Fersen. Il s'installa ensuite à Boston, patrie du Dr William Eustis, où il enseigna les langues française, grecque et latine. Il se fixa ensuite à Baltimore, où nous le retrouvons à St-Mary's College, premier établissement d'enseignement américain dirigé par des prêtres catholiques et français. Les archives de ce collège vont nous fournir un renseignement important.

Parmi les nombreux dossiers individuels qui y sont conservés, un nom attire immédiatement l'attention : il s'agit du dossier de Michel Victor Leroy, réfugié de St Domingue, employé comme « Tutor » à Baltimore et qui rentra en France en 1830, à Lisieux dont il était originaire.

Les anciens habitants de Greenwich Village avaient justement noté que l'enfant arrivé en 1795 était accompagné d'un homme d'une quarantaine d'années qui semblait être son « Tutor ». Ils pensaient que l'enfant s'appelait Louis Leroy, ce qui semble plutôt être le nom de son précepteur (tutor en anglais). Il est difficile de démêler les rôles successifs d'un premier accompagnateur, gentilhomme de type militaire, qui revint sans doute en Europe, et d'un tuteur nommé Leroy qui prit le relais par la suite. Noms, personnages et récits sont mêlés de façon inextricable, et il faut avouer que l'existence de Louis XVII, s'il alla sans doute à Baltimore ou dans ses environs, devient de plus en plus obscure, faute de témoignages plus précis avant une époque ultérieure

Au début du 19^{ème} siècle, nous avons le récit (contestable) du conventionnel Marc-Antoine Baudot, cité par André Louigot à partir des Notes Historiques de Baudot. L'ancien révolutionnaire partit s'enquérir du fils de Louis XVI en Amérique et débarqua à Philadelphie l'été de 1803. Baudot alla jusqu'en Louisiane, mais revint en France après avoir appris que « Capet » venait de partir pour l'Angleterre avec ses deux protecteurs (*Louigot. Baudot et Saint Just*).



Comment fabriquer un faux dauphin

Nous avons parlé d'un trio d'amis : les deux premiers étant Aaron Burr et le Dr Eustis, le troisième est sans conteste Charles Biddle (1745-1821), vice-président de Pennsylvanie de 1785 à 1787, sénateur du même Etat de 1810 à 1814, et associé du sénateur et vice-président Burr. Charles Biddle fut d'ailleurs inscrit sur la liste des notabilités à qui Théodosia Burr, à peine mariée avec Joseph Alston, dut aller rendre visite de retour de voyage de noces : de Washington, le jeune ménage traversa la Pennsylvanie, en route pour sa plantation de Caroline du Sud.

Charles Biddle appartenait à une famille nombreuse et bien alliée, qui donnera des officiers, des diplomates, des banquiers, et étendra ses tentacules dans les principaux états américains du Nord.

Pour ce qui est du problème de l'existence de Louis XVII, un des membres du clan Biddle jouera un rôle particulier, celui d'être sûrement à la base de la création d'un faux dauphin.

Edward Biddle, fils de John, frère aîné de Charles Biddle, se lança dans le commerce des fourrures vers 1822 et s'installa dans ce but au bord des grands lacs, à Mackinac Island. Il y acheta dix ans plus tard la plus ancienne maison de l'île, rebaptisée Biddle House, et s'allia étroitement avec l'American Fur Company, créée et gérée par le milliardaire New Yorkais John Jacob Astor.

Sa femme, Agatha, était une Amérindienne, de la nation Ojibwa. Il était donc « the right man in the right place » lorsqu'il s'agit de détourner les esprits de la recherche du véritable fils de Louis XVI.



Dûment dirigé vers le Révérend Eleazar Williams, un pasteur créole quelque peu naïf qui évangélisait les Indiens, le prince de Joinville, jeune fils de Louis-Philippe rencontra en 1841 le futur faux Dauphin à Mackinac Island précisément. Il fit route avec lui jusqu'à sa modeste demeure de Green Bay pour lui faire une proposition rocambolesque : renoncer à la Couronne de France, dont Williams aurait été prétendument l'héritier.



Biddle House : 1^{ère} rencontre entre le Prince de Joinville et le faux dauphin Eleazar Williams

Il est difficile de croire à une telle démarche du prince, sinon dans le but de détourner le régime de Louis-Philippe, déjà ébranlé à cette époque, d'un danger venant du prétendant Bourbon légitime. Edward Biddle, très au fait par sa femme des tribus indiennes et de l'existence de ce pasteur créole à la naissance discutée, put orienter le choix d'un faux Dauphin, ce qui implique, me semble-t-il, quelques soupçons sur l'existence réelle de Louis XVII en Amérique.



Comment ne pas noter également que le prince de Joinville fut hébergé dans l'Astor House, près de Green Bay : cette maison fut construite en 1835 par John Jacob Astor (encore un ami d'Aaron Burr) et les habitants du village d'Astor se souviennent encore avec fierté de la présence du jeune prince, qui y festoya gaîment avec sa suite, et y dîna « somptueusement ».

THE ASTOR HOUSE
1835-1857



Rough sketch of Astor House, made from memory by Arthur C. Neville.

L'Hôtel où fut logé le
Prince de Joinville

La communication était néanmoins limitée « car personne ne comprenait ni ne parlait le français ». Quant à Joinville, il n'avait que peu de pratique de l'anglais. On se demande d'ailleurs comment purent se dérouler les entrevues avec Eleazar Williams... Les arguments du prince consistèrent largement en une offre de vêtements et d'une tabatière en or. Pour autant, il ne réussit pas à convaincre l'entêté Williams, qui, très fier de sa nouvelle position de dauphin, n'entendait pas y renoncer pour un plat de lentilles.

D'Astor House à la maison Biddle à Mackinac Island, le prince de Joinville, contrairement à ce que prétend Hanson, le biographe d'Eleazar Williams, n'eut aucun besoin de demander sa route ou de marquer une quelconque hésitation. Le parchemin qu'il voulait faire signer à Williams était préparé d'avance, et seul le refus de « l'iroquois » de signer son abdication fit échouer toute l'affaire. Plus tard, après la mort de son père exilé à Claremont, en Angleterre, le prince de Joinville essaya sans grand succès de démentir sa curieuse proposition.



Williams survécut 17 ans à sa rencontre avec le prince et fut adoubé comme prétendant à la couronne de France par une partie de l'opinion américaine, enflammée par les commentaires des gazettes. Il mourut en 1858 à Hogansburg ; il appartenait à une loge maçonnique « Aurora Lodge n°383 », et ce sont les francs-maçons qui organisèrent ses funérailles. Ne croyez pas cependant que toute cette histoire ne soit qu'un complot maçonnique ! Je n'irai pas jusque-là, quoique...

Un des points les plus étonnants de l'épisode du prince de Joinville est son rendez-vous organisé avec Williams à **Biddle** House. Or l'ambassadeur des Etats-Unis en France en 1894 s'appelait James **Biddle** Eustis .Mais, apparemment, le diplomate n'avait aucun lien de parenté proche avec la famille Biddle. Il est d'usage, aux Etats-Unis, de faire précéder le nom paternel du patronyme maternel, ou à la rigueur, de celui de la famille de sa femme. Mais pas de Biddle dans la généalogie de l'ambassadeur. Cependant, ce nom était si prisé que le dernier fils de James Biddle Eustis se fit appeler James Biddle junior et qu'il abandonna le nom d'Eustis ! Il doit il y avoir une raison à tout cela ; elle m'échappe pour l'instant, mais comptez sur moi pour essayer de découvrir le fin mot de cette affaire.

Les raisons d'un « grand silence »

Un jeune diplomate belge que je connais, Stéphane Mund, me disait, alors que nous discutons de l'affaire Louis XVII : « Chaque nouvel avatar de cette longue histoire correspond à l'intérêt politique de l'époque où il apparaît, et non à un intérêt historique antérieur. »



C'est ainsi que l'exhumation de 1894 ne correspondait pas seulement au désir du clan naundorffiste, à lequel M. Laguerre était supposé appartenir, de prouver que Louis XVII n'était pas mort au Temple. Madame Laguerre, dans son article de *la Presse*, nous révèle le fin mot de l'histoire : il s'agissait de déstabiliser le clan orléaniste, très puissant après la mort du Comte de Chambord : les restes d'un enfant inconnu qui n'étaient pas ceux du prince royal, remettaient en cause le désir de légitimité des Orléans.

Le « grand silence », c'est aussi celui qu'observa l'ambassadeur de France Charles Benoist dans les années 30. Révéler l'existence de documents d'époque révolutionnaire trouvés à La Haye aurait pu altérer la confiance qu'avait mise en lui le Duc de Guise, qui l'avait choisi fort à propos comme gouverneur de son fils (Cahier 54).

Et si ces documents trouvés en Hollande ont bien été transmis vers 1880 à la Cour de Madrid, c'est bien dans un but politique qu'ils auraient été demandés par la reine Isabelle d'Espagne : il s'agissait pour elle d'échapper aux tentatives récurrentes du duc de Montpensier, le mari de sa sœur, de l'écarter du trône à son profit. Or le duc de Montpensier était un des fils de Louis Philippe...

Quel était alors l'intérêt, en l'année 1894, pour l'ambassadeur des Etats-Unis de s'intéresser à l'exhumation des restes supposés de Louis XVII ?



Etait-ce la présidence américaine qui voulait vérifier une tradition de longue date révélant l'existence de Louis XVII aux Etats-Unis ? Ou en avait-elle une connaissance plus précise et plus récente ? Y aurait-il eu des accords à ce sujet avec divers régimes politiques français ? La question reste posée.

Et si Louis XVII avait épousé une américaine « de la bonne société », comme le disaient les vieux de Greenwich Village, est-ce une grande famille de ce pays, comme les Biddle ou les Delano (Roosevelt) ayant une solide assise financière et politique, qui aurait pu garder le « grand silence » ?

Au 19^{ème} siècle, des leurres ont été créés pour détourner les recherches : Naundorff en Europe centrale, et Eleazar Williams dans le Nouveau Monde.

Mais il faut savoir que nous ne sommes pas dupes, et que nos recherches, qui agacent ceux qui veulent mettre dans une tombe aussi bien Louis XVII que son histoire, se poursuivront sans désespérer, et que notre Cercle, avec tous ses membres, entend bien s'y employer.

